

Mémoires intimes

PREMIÈRES ANNÉES

(Suite)

En parlant de mes deux camarades d'enfance, Bonnie et Dozie Houghton, il me revient à la mémoire un fait, assez puéril dans ses détails, mais sur lequel les personnes pieuses ou dévotes aimeront peut-être à avoir mon témoignage.

Je vais tout raconter dans la même sincérité naïve avec laquelle j'ai joué mon rôle d'enfant dans cette circonstance.

Je n'en tire aucune conclusion, car, si surprenante que soit cette histoire, je n'ai pas l'orgueil de croire que Dieu ferait un miracle pour exaucer une prière tombée de mes lèvres. Voici le fait tout simplement.

Un jour d'hiver, je ne sais quelle affaire pressante appela M. et Mme Houghton à New-Liverpool. Manquant de servante dans le moment, et toute la famille ne pouvant voyager dans la même voiture, on prit le parti de laisser les deux petits garçons à la maison, après avoir obtenu de ma mère, pour mon frère et pour moi, la permission d'aller passer l'après-midi avec eux.

Tout ce qui est en dehors des habitudes journalières est un sujet de réjouissances pour les enfants. Nous partîmes en gaieté, et les jeux s'organisèrent d'autant plus librement que nous n'avions personne pour entraver nos ébats. En deux mots, on nous avait lâché la bride sur le cou, et nous en profitâmes sans scrupule.

Tout à coup, interrompant une partie de bagatelle :

— Si nous allions manger du sucre ! s'écria Bonnie.

Je fais grâce au lecteur du jargon, dont nous nous servions ensemble, et dont j'ai donné une idée l'autre jour.

Manger du sucre, c'était alléchant.

— Allons, manger du sucre ! fîmes-nous avec une touchante unanimité.

Dans notre canton, pour ceux qui en avaient les moyens, les provisions d'hiver s'emmagasinaient à l'avance ; les uns reléguèrent caisses et barils au grenier ; chez M. Houghton, dont la maison était grande, on avait réservé pour cela une chambre non meublée, dans les mansardes.

Il y avait là, en particulier, un minuscule, mais appétissant boucaut de fine cassonnade qu'il s'agissait d'aller visiter.

Cette expédition ainsi proposée par l'aîné des enfants de la maison, si peu justifiable qu'elle nous eût paru en temps ordinaire, empruntait aux circonstances un caractère de légitimité qui ne la rendait à nos yeux pas trop incompatible avec nos notions d'honnêteté.

En somme, nous étions en visite, nous n'obéissions qu'à une invitation généreuse ; et nous voilà grimpant les escaliers quatre à quatre, et nous gavant dans le baril de cassonnade comme des moineaux dans un boisseau d'avoine. Jamais nous n'avions fait pareille bombance.

Mais les plus belles choses ont une fin — et en particulier le goût pour la cassonnade. Une fois rassasiés, nous songâmes à la retraite.

Fatalité ! nous avions fermé la porte derrière nous, et nous étions prisonniers.

La serrure, suivant l'expression populaire, était mêlée. Le bouton ne fonctionnait pas, et le pêne adhérait à la gâche comme une molaire dans son alvéole. Pas moyen seulement de l'ébranler.

Et avec cela, pas un outil, pas un canif, pas même un clou sous la main !

Il ne nous restait qu'à enfoncer la porte, ce qui, comme on le pense bien, n'était pas une besogne facile pour des poings, des genoux et des épaules de sept ans. Impossible de se le dissimuler, nous étions bien et dûment prisonniers.

On conçoit notre détresse : M. et Mme Houghton pouvaient revenir d'un moment à l'autre ; personne

n'était là pour leur ouvrir la porte ; et nous étions pris autant dire la main dans le sac.

C'est étonnant comme la différence des situations modifie quelquefois les appréciations de la conscience. Ce petit régal, qui nous semblait si légitime un instant auparavant, se changeait tout à coup à nos yeux en un honteux larcin. Au lieu d'être des invités, nous nous trouvions être ni plus ni moins que des voleurs. C'était terrible.

Pour mon frère et pour moi, la position était plus humiliante ; mais pour nos petits amis, elle était plus responsable et aussi plus dangereuse. Leur désespoir crevait le cœur.

Il va sans dire que tous les efforts possibles avaient été faits. A tour de rôle, et à cent reprises différentes, nous avions assailli la serrure, secoué et tourné le bouton à gauche, à droite, brusquement, doucement, en poussant, en tirant, en biaisant, en baissant, en remontant...

Travail inutile ! La sueur au front, les doigts écorchés, les poignets fourbus, nous nous regardions tous les quatre, atterrés, la mort dans l'âme.

Il y avait plus d'une heure que nous nous épuisions ainsi en vains efforts, quand il me vint une idée :

— Nous n'avons qu'une chose à faire, dis-je : prier le bon Dieu !

Nos petits amis étaient protestants, et il s'élevait souvent entre nous des discussions assez vives sur la valeur relative de nos différentes religions.

Je trouvais la nôtre bien supérieure, naturellement ; et j'éprouvais une peine réelle en songeant que de si bons petits garçons, avec des parents si respectables, pour des Anglais, étaient destinés à brûler dans l'enfer durant toute l'éternité. N'était-il pas de mon devoir de leur ouvrir les yeux ?

L'occasion était bonne pour cela, et, n'ayant pas d'autre alternative d'ailleurs, je résolus d'en profiter.

— Laissez-moi prier le bon Dieu, dis-je, et je saurai bien l'ouvrir, moi, la porte !

Et sans m'occuper de la moue d'incrédulité qui se peignait sur la figure de mes camarades, je m'agenouilai dans un coin, et me mis en prière.

Oh ! ma prière fut fervente, je vous l'affirme !

Quand elle fut finie, je me relevai et dis à mes camarades :

— Essayez encore une fois maintenant.

Et cette dernière épreuve ayant eu le même résultat que les précédentes, plein de confiance, ou plutôt sûr de mon coup — en honneur et conscience je n'exagérai pas d'une syllabe — je mis la main sur le bouton de la porte... et la porte s'ouvrit.

Je laisse à deviner le cri de triomphe que nous poussâmes en dégringolant les escaliers.

Les yeux rouges et les joues livides, nous nous regardions en pleurant et en riant tout à la fois.

Mais attendez, nous n'avions pas vu le plus beau.

— Hein ! dis-je tout à coup aux petits Anglais, vous voyez bien que c'est notre religion qui est la vraie !

— Pas tant que ça, répondit l'aîné des Houghton ; rien ne prouve que ma prière n'aurait pas été aussi efficace que la tienne.

— Veux-tu en faire l'épreuve ?

— Volontiers.

— Eh bien, enfermons-nous de nouveau !

La proposition n'avait rien de rassurant : on protesta ; je triomphais.

— Eh bien, dis-je, si vous ne voulez pas, c'est que vous n'avez pas confiance.

L'orgueil révolté fut plus fort que la peur.

— C'est bien, dit Bonnie, allons-y !

Nous remontâmes dans le magasin aux provisions, mais sans songer à la cassonnade cette fois, je vous en réponds.

Enfermés de nouveau, nous essayâmes, — chacun

son tour, — d'ouvrir la porte. J'y allai pour ma part — je l'affirme sur l'honneur ! — aussi consciencieusement que la première fois.

Impossible ! La serrure était plus mêlée que jamais. Les figures s'allongeaient à vue d'œil.

— Allons, fais ta prière ! dis-je à Bonnie.

Bonnie fit sa prière dans une embrasure, et revint à la porte. Il travailla de bon cœur, car il était hors d'haleine et tout épuisé quand il s'avoua vaincu.

— A ton tour, Dozie !

Mais Dozie avait perdu la tête, et sanglotait comme un sourd au-dessus du fatal baril de cassonnade.

Le temps s'envolait vite, on entendait des grelots dans le lointain, il fallait agir, et le devoir m'incommodait de sauver la situation.

J'essayai de nouveau de faire fonctionner la serrure, et n'y parvenant point, je me mis en prière.

En me relevant, je marchai droit à la porte, et l'ouvris sans le moindre effort, juste au moment où la voiture de M. Houghton entra dans la cour.

Voilà !

Maintenant, j'ai raconté en honnête homme : me croira qui voudra.

LOUIS FRÉCHETTE.

UNE RUE DE QUÉBEC

La rue Saut-au-Matelot est la rue par excellence des tonneliers et des caves. C'est dans celles-ci que s'entassent les barriques pleines de vins de Sicile et d'huile du Labrador, qu'on a laissées reposer des journées entières sur les étroits trottoirs d'une rue étroite au point, qu'entre un poteau de télégraphe et un mur de maison, une jeune fille ne peut passer sans refermer son ombrelle. Au printemps surtout, on y voit des futailles démesurées, en forme de bouteille. Ce sont d'énormes bouées destinées à pirouetter par remous, flots et marées au bout d'une chaîne, non loin de quelque récif du grand fleuve. Les maisons, dont les appartements sont au-dessus des boutiques et magasins, ont un air vieillot ; les murs, renflés au dehors, étalent leurs lézardes, et surtout les éclaboussures qu'ils reçoivent du haut en bas. L'eau n'est pas libre d'aller où elle veut. Elle cherche son niveau dans la boue et l'y trouve. La rue est si étroite, que les façades qui se font vis-à-vis reçoivent réciproquement les giboulées et les avalanches des toits ; la neige collée aux vitres y fait comme un gâchis qui obscurcit un moment tout l'intérieur des maisons.

Dirais-je qu'on y vit là heureux et malheureux comme ailleurs ? Sans doute. On trouve moyen de rajeunir un peu ces vieux pans de murailles par des jardinières suspendues. On peut entrevoir au soulèvement de rideaux blancs et roses, des étagères d'où s'élancent de belles fleurs exotiques, et, de temps en temps, une tête blonde ou brune de jeune fille mise en éveil par les bruits sonores de la rue :

Fleur à sa fenêtre en fleur.

Mais derrière cette rue, naguère pavée de gros cailloux sur lesquels roulaient avec fracas les tombereaux des marchands de charbon, — dans les boutiques de laquelle on entend le pan pan du maillet des tonneliers, frappant d'une façon presque rythmique sur les tonnes vides, est une petite ruelle appelée Sous-le-Cap. Elle commence où se termine la rue Saint-Jacques, au pied du cap, c'est-à-dire que celle-ci donne sur la rue Saut-au-Matelot par une façon de terrain vague au fond duquel est érigée une étable où logent des chevaux de l'hôtel de ville, sous la garde des pompiers. Ce terrain s'ouvre sur la rue Saut-au-Matelot, entre le magasin d'approvisionnements maritimes de M. Lauritz Seeborg (dont l'enseigne est incessamment ponctuée par les moineaux) et le poste des dits pompiers. L'étable est surmontée d'un balcon où, sur des réseaux de cordes raidies au moyen de poulies, sèche le linge multicolore des voisins.

Cet endroit — le croirait-on ? — a le privilège d'attirer les étrangers, les Yankees surtout. J'ai vu cet été une jeune fille y planter son cheval, et sous un énorme parasol, faire un croquis où l'on voyait un fragment —